

mobi LISONS

Le magazine du livre et de la lecture en Pays de la Loire · numéro 5

INVENTER

ENQUÊTE
Filière durable

REGARDS
La vie d'auteur

DÉBAT
Qui sont les lecteurs ?

RENCONTRES
Arts en bibliothèque



semestriel gratuit mai 2019



Édito

par Emmanuelle Garcia, directrice de Mobilis

Mobilis a cinq ans ! En mars 2014 naissait le pôle de coopération des acteurs du livre et de la lecture en Pays de la Loire, l'une des dernières créations de structure régionale pour le livre en France. Cette apparition tardive n'était pourtant pas le signe d'un désintérêt pour la coopération, au contraire. Les professionnels des Pays de la Loire avaient déjà accompli ensemble bien du chemin et pris l'habitude de travailler en collectifs, notamment en se regroupant par métiers.

Mais les bonnes fées qui se sont penchées sur le berceau de Mobilis – Christine Marzelière, référente livre et lecture au Conseil régional, Jean-Pierre Meyniel, conseiller livre et lecture de la Drac désormais à la retraite, Marie-Sylvie Bitarelle, qui a préfiguré la construction de ce pôle, entourés de nombreux professionnels engagés dans la construction d'une vision collective – ces bonnes fées, donc, ont su donner forme au besoin de transversalité. L'interprofession est devenu le mot-clé incontournable de Mobilis.

Cinq ans après, 2019 ouvre les portes d'une nouvelle période : pendant le Forum qui se tiendra du 11 au 18 juin à Nantes, avec ce magazine et à travers des réflexions internes, Mobilis s'interroge.

Quels projets pour les cinq années à venir ? Comment, dans la réalité économique et politique actuelle, trouver des souffles inspirant pour accompagner l'éco-système dynamique et changeant du livre ? Au service de quelle vision de la filière ?

Une seule certitude nous permettra de répondre à ces questions : le déploiement d'une pensée systémique est devenu indispensable pour remédier à l'insatisfaisant présent et envisager des promesses d'avenir.

SOMMAIRE

numéro 5 – mai 2019

REGARDS. LA VIE D'AUTEUR

p. 6

Comment vivre de son écriture en préservant l'émotion et la créativité ? L'auteur doit-il s'engager politiquement pour faire bouger les lignes ? Récits autour de différentes manières de tracer sa voie pour préserver le feu sacré.

par Catherine Baldisserri, Jean-Luc Jaunet et Claire Loup.

DÉBAT. QUI SONT LES LECTEURS ?

p. 12

Petite enquête menée auprès de quelques professionnels du territoire pour tenter de savoir comment ils perçoivent leurs lecteurs, tour à tour public d'événements littéraires, clients de librairies, usagers de bibliothèques.

par Romain Allais, Solène Bauché, Guénaël Boutouillet, Claire Loup et Patrice Lumeau

RENCONTRES. BIBLIOTHÈQUES. AUX ARTS ! (ETC.)

p. 20

Deux exemples originaux en Pays de la Loire qui illustrent comment la bibliothèque publique s'engage en terres artistiques : la compagnie Hanoumat invite au bal dans la médiathèque tandis que, de son côté, La Bulle à Mazé-Milon essaime le neuvième art.

par Patrice Lumeau

ENQUÊTE. L'INVENTION D'UNE FILIÈRE DURABLE

p. 25

Propos croisés de professionnels de notre territoire qui s'interrogent, cherchent, élaborent des réponses pour rectifier le tir et donner du sens à leurs pratiques. La route est longue, mais c'est l'affaire du siècle !

par Solène Bauché, Antoinette Bois de Chesne, Claire Loup et Patrice Lumeau

*Les adhérents à Mobilis reçoivent le magazine automatiquement.
Les non-adhérents peuvent recevoir ce numéro en nous écrivant.
Gratuit, frais de port à votre charge.*

Nous serons également heureux de lire vos suggestions et commentaires.

contact@mobilis-paysdelaloire.fr

Le comité éditorial de mobiLISONs

est composé de douze personnes bénévoles et d'une quinzaine de rédacteurs. Tous sont des professionnels du livre et de la lecture rassemblés autour d'une même idée : rendre explicites et accessibles les savoir-faire et les lectures qui fondent les pratiques professionnelles des acteurs de la filière régionale.

Romain Allais

Passionné de cailloux, qui l'ont mené à des études géologiques, Romain se demande encore comment il est devenu correcteur, rédacteur, éditeur, et même auteur (si tant est qu'on puisse qualifier ainsi quelqu'un qui débute 237 romans sans en finir un seul).
www.redacteur-correcteur.fr

Catherine Baldisserri

Après des études en langues étrangères et de longs séjours à l'étranger, Catherine enseigne, puis traduit des romans. Son premier roman *La Voix de Cabo* est paru en 2017 aux éditions Intervalles. Installée à Pornic, elle enseigne les langues étrangères, conçoit et anime des ateliers d'écriture adulte et jeunesse.

Solène Bauché

Née en Bretagne et biberonnée aux histoires du soir, Solène Bauché est très tôt devenue avide de littérature. Après une licence de droit, elle s'envole outre-Atlantique pour se nourrir de langue anglaise et de comédies musicales avant de s'installer à Nantes. Elle lit et écrit en variant les genres et se passionne pour la correction et la traduction. Son premier roman s'intitule *Le Choix du Roi*.

Guénaël Boutouillet

Auteur, critique, formateur et enseignant. Très actif sur le Web, notamment sur le site remue.net (où il est membre du comité de rédaction). Son site personnel : www.materiaucomposite.wordpress.com

Rubrique Rencontre

Alain Girard-Daudon

Fondateur de la librairie Vent d'ouest, auteur de dossiers d'hommages, fruits de ses rencontres avec Julien Gracq, Pierre Michon, Nancy Huston... Président de la Maison de la poésie de Nantes, participe au conseil d'administration de la maison Julien-Gracq, au comité de rédaction des revues 303 et N47 (Angers).

Rubrique Lecteur de fonds

Jean-Luc Jaunet

Agrégé de lettres, j'ai toujours aimé lire et donner envie de lire. Je suis heureux de partager cette passion au sein de mobiLISONs.

Rubrique Un livre, un lieu

Administrateur de Mobilis

Claire Loup

Après avoir été maquilleuse et chanteuse d'un groupe de rock, Claire est devenue maman, auteure de romans, rédactrice et animatrice d'ateliers d'écriture.

Patrice Lumeau

Auteur du trop méconnu *Manuel de l'extracteur de noyau au cœur du pépin*, ce scribouillard se plaît à découvrir le livre, l'ouvrir, parfois le lire, voire le chroniquer. S'il refuse de collaborer avec l'agriculture productiviste, ce rédacteur sait néanmoins être à l'écoute de tous les autres projets d'écriture.

Rubrique Métiers

Catherine Malard

Originaire de Nantes, Catherine Malard vit et travaille sur les bords de Loire, près d'Angers. Elle écrit des romans, nouvelles et fragments. Auteure aussi d'articles dans des revues de théâtre, elle anime depuis trente ans les Bouillons, des rencontres littéraires angevines.

Élisabeth Sourdillat

Iconographe iconoclaste, universitaire à ses heures et ex-avocate. Militante révolutionnaire du droit d'auteur (même numérique !). Née à Paris dans une famille de bibliophages – mais assume l'addiction.

Rubrique Métiers

John Taylor

Écrivain américain qui vit en France depuis 1977 (et à Angers depuis 1987). En tant que traducteur et critique littéraire, l'un des plus actifs « passeurs » de la littérature française contemporaine.

Rubrique Chroniques (uniquement en ligne)

Administrateur de Mobilis

Christine Tharel

Bibliothécaire par heureux accident ! Chargée de la littérature puis de la programmation culturelle à la bibliothèque d'Angers, j'ai toujours aimé lire, transmettre et partager mes lectures, échanger avec les auteurs.

Attentive à promouvoir la littérature à la bibliothèque, je suis ravie de pouvoir le faire au sein de mobiLISONs.

L'ÉQUIPE DU NUMÉRO 5

Coordination

Emmanuelle Garcia

Rédaction

Romain Allais, Catherine Baldisserri, Solène Bauché, Antoinette Bois de Chesne, Guénaël Boutouillet, Jean-Luc Jaunet, Claire Loup, Patrice Lumeau

Relecture-correction

Romain Allais

Création artistique, graphisme et maquette

Yves Mestrallet

Typographie

LCT Sbire, conçue par l'atelier La Casse, la-casse.fr/typographie/lct-sbire
Espace Le Karting, 6, rue Saint-Domingue, 44200 Nantes

Impression

Offset 5,
offset5.com
Zone d'activités, 3, rue de la Tour
85150 La Mothe-Achard

Imprimé à 3 000 exemplaires sur papier PEFC et diffusé gratuitement dans 250 lieux du livre et de la culture en Pays de la Loire.

La version PDF de ce numéro est disponible à l'adresse suivante : mobilis-paysdelaloire.fr/ressources/publications

Tous les articles sont par ailleurs mis en ligne dans la version Web du magazine, alimentée toute l'année sur : mobilis-paysdelaloire.fr/magazine

Être auteur en 2019

*Dossier réalisé
par Catherine Baldisserri,
Jean-Luc Jaunet et Claire Loup.*

À l'heure où une réforme majeure touche le statut des auteurs et des artistes, nous ne pouvions pas manquer d'aller à la rencontre de quelques-uns d'entre eux pour les interroger sur leur rapport à la condition d'écrivain.

Comment vivre de son écriture en préservant l'émotion et la créativité ? L'auteur doit-il s'engager politiquement pour faire bouger les lignes ? La journée du 12 juin du Forum 2019, consacrée aux artistes-auteurs, nous permettra de répondre à ces questions. En attendant, voici trois récits autour de différentes manières de tracer sa voie pour préserver le feu sacré.

LES ARTISTES *ont-ils vraiment besoin de manger?*

Rencontre avec Coline Pierré et Martin Page
par Claire Loup

Coline Pierré et Martin Page forment un couple d'amoureux, de parents et d'auteurs prolifiques et tout-terrain, Coline évoluant surtout dans l'univers de la littérature jeunesse, Martin nageant comme un poisson dans l'eau entre littérature jeunesse, littérature générale, écriture de théâtre, cinéma, traductions... Récit d'un Nantes-Angers sous forme de voyage Skype au pays des artistes-auteurs.

Le livre qu'ils ont initié, intitulé *Les artistes ont-ils vraiment besoin de manger?*, regroupe des témoignages d'artistes-auteurs sur leur quotidien, leur réalité. Il porte un titre à l'image du couple: drôle et engagé. Martin explique sans détour: « S'est construite l'image noble d'un artiste qu'on a dissocié de l'argent. C'est un piège mortel, cet effacement de la question politique et monétaire en littérature générale. Les artistes-auteurs sont très valorisés socialement, mais la condition qui leur est faite est très dure. Il y a un genre d'hypocrisie sociale qu'il nous importe d'amener au jour. On ne peut pas se contenter de n'aimer les artistes qu'une fois qu'ils sont morts ou millionnaires. » Coline précise que l'idée était aussi de parler des auteurs « au milieu », de ceux

qui ne meurent pas de faim, mais qui ne sont pas des célébrités: « Il nous semblait que c'était un point aveugle. »

Pour eux deux, la condition des artistes-auteurs, et notamment la défense de leur statut, doit passer par une reconnaissance du politique: « Si l'art, la culture, sont importants, soutenons les artistes et les auteurs d'aujourd'hui. Mettons en place des résidences, donnons-leur des bourses, faisons des liens entre eux, les bibliothèques et les universités; et payons-les correctement. »

Il faut faire de vrais choix politiques

Lorsque j'aborde le sujet des réformes en cours et à venir pour les artistes-auteurs, Coline se fait la voix de nombre d'entre eux: « On est plutôt inquiets de toutes les réformes qui arrivent et qui ne prennent pas en compte la spécificité de nos statuts. Mais ce sont des choses qu'on peut régler, ça demande juste de faire de vrais choix politiques. » Tous deux évoquent d'ailleurs le travail considérable et les luttes collectives menés par certaines associations de défense des

auteurs, particulièrement en littérature jeunesse (le Snac BD et la Charte des auteurs et illustrateurs jeunesse étant les plus reconnus.)

Alors, comment intégrer l'activité des artistes-auteurs, la rendre légitime dans une société qui n'a pas les bons instruments pour mesurer, voire porter, la créativité? Martin pense que des chemins sont possibles: « En littérature jeunesse c'est très bien fait. Il y a des résidences où un temps est consacré à l'animation d'ateliers d'écriture, à la rencontre des enfants, etc. Je trouve ça super. C'est important qu'il y ait un genre d'échanges, qu'on soit aussi impliqués dans la vie de la société en donnant quelque chose – comme on reçoit quelque chose dans le cadre de bourses, de résidences. »

Dans leur vision multiforme et touche-à-tout des choses, la création est un mode d'exploration, une aventure qui permet de ne pas se répéter et d'éviter la monotonie: « Nos sources de revenus sont multiples ; récemment, on a fait des lectures musicales à Stereolux. Si on était dans la position de Guillaume Musso – si on était millionnaires –, ça nous enfermerait davantage, on chercherait peut-être moins à

se diversifier.» Et pour pouvoir publier des livres plus atypiques, des livres « bizarres » qui ne trouvent pas d'éditeurs, le couple a créé Monstrograph, une association de micro-édition qui leur permet, ainsi qu'à plusieurs autres auteurs, de faire exister leurs projets. *Les artistes ont-ils vraiment besoin de manger?* a d'ailleurs été édité grâce à cette structure, ce qui permet d'ores et déjà à Coline et Martin de penser à une suite en incluant ce premier tome dans une collection à venir, consacrée aux artistes-auteurs scannés sous toutes les coutures (corps, couple, parentalité...)

Ne pas dissocier la création du plaisir

Leur rapport à la création est donc empreint de ce combat politique et idéologique, mais pas que. Coline affirme : « C'est beaucoup de joie essentiellement, même si parfois c'est dur financièrement ou difficile de toujours trouver l'énergie de créer. Mais c'est avant tout du plaisir. Et puis il y a cette idée d'interroger, de ne pas prendre le monde tel qu'il est, de remettre les choses en question, de remettre en cause les codes, les usages. Tout ce qui est peu pensé en fait. »

Martin ajoute : « La création, c'est aussi donner du plaisir. Il y a un aspect politique, mais il ne faut pas le dissocier du plaisir, de l'humour, du rire, de l'émotion. Ce n'est pas parce qu'on est dans une critique de la norme qu'on est du côté de l'aridité, de la sécheresse. Et pour autant, il faut défendre ce point : la création demande du temps. Si on a un métier à côté, c'est du temps qu'on va prendre soit sur nos heures de sommeil, soit sur nos vies de famille, et c'est un sacrifice. Et faire de la vie des gens qui sont des artistes une existence de sacrifices, devoir sacrifier des parts de sa vie, c'est un grand problème. »

Le mot de la fin sera donc pour tous ceux qui soutiennent concrètement les artistes : « Tous les gens, toutes les structures qui pensent la question de l'argent sont les alliés des artistes. Il faut les féliciter et les encourager ! »

Écrire juste

Rencontre avec Hubert Ben Kemoun
par Jean-Luc Jaunet

L'entretien avec Hubert Ben Kemoun s'installe dans la librairie café Les Bien-Aimés, rue de la Paix à Nantes. D'emblée, nous sommes dans un parler vrai, pétillant et imagé.

Ce qui frappe d'abord chez cet auteur largement reconnu, avec plus de 180 ouvrages à son actif, certains vendus à plusieurs centaines de mille, c'est... l'attachement qu'il porte au territoire de l'enfance, de l'adolescence. Il parle avec chaleur de ce « *no man's land* de tous les possibles, désert et peuplé », de ce riche espace de vie traversé par des transformations de tous ordres.

Et c'est donc aux jeunes lecteurs que s'adressent ses livres, certains pour les 3-4 ans, d'autres pour les 16-17 ans, ou plus ! Tous évitent le nombrilisme et racontent une histoire, une aventure qui a changé le personnage. Hubert Ben Kemoun dit adorer faire peur, faire pleurer. Il veille toutefois à ce que la dernière page soit positive, ouverte, en « pente montante », car les auteurs ont la responsabilité, dit-il, de toujours susciter l'espoir chez de jeunes lecteurs déjà confrontés aux difficultés et aux noirceurs de notre temps. Alors qu'il juge son écriture pas toujours riche, il revendique une réelle efficacité.

Auteur à ses débuts de pièces radiophoniques, il en a gardé le sens du dialogue, sans « gras », pour mieux faire avancer l'histoire, pour vite attraper l'auditeur ou le lecteur, et le garder. Il souhaite raconter le monde tel qu'il est, donner à ses lecteurs l'impression qu'il parle d'eux, de leur vie, et il sait la difficulté de trouver de « vraies idées » et d'écrire « juste » pour les tout-petits quand on n'est pas illustrateur.

Lorsqu'on l'interroge sur la « cuisine » de l'écriture, Hubert Ben Kemoun dit écrire deux à trois heures chaque jour, peu importe l'endroit, à la main, par besoin du côté tactile. La version tapuscrite est ensuite copieusement raturée, à plusieurs reprises, avant la remise au propre pour l'éditeur. Une histoire peut « reposer » deux à trois semaines, voire plus, et permet ainsi de passer à autre chose, de faire alterner par exemple un roman adolescent avec un album pour les plus jeunes.

Le déni de considération de l'auteur jeunesse

Si on évoque avec Hubert Ben Kemoun son statut social et économique, il dit vivre maintenant de ses droits d'auteur depuis plusieurs années. Il regrette vivement, cependant, l'écart entre ceux accordés à un auteur de littérature adulte et ceux servis à un auteur de littérature jeunesse. Là où le premier reçoit 10 % du prix hors taxes du livre, même en début de carrière, le second doit se contenter de 3 à 8 % tout en étant, comme Hubert Ben Kemoun, un auteur jeunesse reconnu, écrivant depuis maintenant vingt-six ans ! Il y a là un vrai déni de considération, alors même que c'est l'édition jeunesse qui tire les ventes en librairie et dans les nombreux salons qui lui sont consacrés. On peut certes profiter des gains procurés par les animations ou les interventions en médiathèque ou en établissement scolaire, mais pour Hubert Ben Kemoun ils ne sauraient dépasser 25 % de ses revenus car il considère que son « métier premier est auteur ».

La disparition de l'Agessa et le flou artistique qui entoure le nouveau dispositif de cotisation et de couverture sociale engendrent des soucis inédits. Les liens avec d'autres auteurs jeunesse créent une communauté d'amis, mais la dimension militante est absente des rencontres lors des nombreux salons, quand bien même on échange des informations. Le « partage » des œuvres est aussi très inégal. Hubert Ben Kemoun lit beaucoup « les autres » et n'hésite pas à les recommander. Est-ce réciproque ? Au total, il y a pour l'auteur l'impression d'être peu connu, peu médiatique, mais il ne s'en plaint pas car il a aussi le sentiment heureux de jouer un rôle essentiel auprès de beaucoup d'enfants, d'« être au début de leur route » pour certains. Ainsi cette ado déclarant à l'auteur, lors d'un déplacement aux antipodes : « J'ai commencé à lire avec vos livres. » C'est bien là l'illustration de la « place d'autorité » de l'auteur, et la confirmation qu'il n'est pas hors du monde, de la société.

Un auteur d'ici

Lorsqu'on aborde l'ancrage d'Hubert Ben Kemoun dans la région, il exprime avec lyrisme sa « tendresse incroyable » pour Nantes et l'endroit où il vit. Il rappelle qu'il a, un certain temps, conçu des jeux-questionnaires sur la ville pour la presse locale et qu'il connaît ainsi fort bien la cité. Il est heureux d'y avoir ses amis et ajoute que, résolument urbain, il « a besoin des villes » car c'est là que vivent les gens ; encore faut-il qu'elles soient, comme dans presque tous ses livres, ouvertes à l'eau : mer, fleuve, rivière, comme un « courant qui passe ». Par-delà la ville de Nantes, la région des Pays de la Loire lui paraît, tout comme la Bretagne, s'être dotée d'« outils magnifiques » de lecture publique avec ses médiathèques et bibliothèques, faire preuve d'un fort dynamisme et d'une vraie foi dans le livre, ce qui n'est pas le cas d'autres régions, comme celle de Provence-Alpes-Côte d'Azur, par exemple. Il apprécie particulièrement le travail réalisé par l'association Mobilis et la reconnaissance qu'elle lui témoigne. Il se réjouit de voir ses livres également présents dans les librairies des grandes surfaces, au contact d'un large public populaire car, et ce sera son mot de la fin, « on écrit des livres pour que les gens les lisent, pas pour soigner son ego ! »

RENDRE HARMONIEUSE *la vie entre écriture et métier est un art*

*Rencontre avec Cathie Barreau
par Catherine Baldisserri*

En 2006, Cathie, tu gères la maison Gueffier depuis douze ans et tu publies tes premiers livres, *Trois jardins* et *Journal secret de Natalia Gontcharova*. Comment sont-ils nés ?

Tout va ensemble. D'abord j'écris depuis que j'ai dix ans. L'écriture a toujours fait partie de ma vie. Après avoir participé à des ateliers oulipiens à Paris, je me suis rendu compte que mon travail d'écriture était partageable. Je n'avais jamais pensé à publier avant. Alors j'ai été au bout de deux manuscrits plus longs, *Trois Jardins* et *Journal secret de Natalia Gontcharova*, publiés en 2006 aux éditions Laurence Teper. Le fait que j'ai publié tout en gérant la maison Gueffier n'est pas étonnant. Tout s'est cristallisé en même temps.

Arrivais-tu à insérer une discipline d'écriture dans tes journées très chargées ?

La maison Gueffier me prenait beaucoup de temps, mais je faisais partie de l'équipe de la Scène nationale, qui avait son propre directeur. Donc j'avais une certaine disponibilité d'esprit. J'écrivais le matin et le soir, quand on ne recevait pas d'auteurs. J'ai écrit plusieurs livres à cette époque.

Comment faisais-tu la promotion de tes livres ?

J'ai commencé à publier en 2006 et j'ai quitté la maison Gueffier en 2008. J'ai assuré la promotion de mes livres pendant deux ans. Cela n'aurait pas été possible à plus long terme car être responsable de cette maison et publier en même temps dérangeaient. Si j'avais été recrutée pour diriger la maison en tant qu'écrivain, cela n'aurait pas été le cas.

En 2009 paraissent *Les Premières choses mais les oiseaux* et *Écoute s'il neige*. Tu ne diriges plus la maison Gueffier, tu n'es pas encore arrivée à la maison Julien-Gracq. Écris-tu plus facilement ?

Oui ; en 2009, la Région fait appel à moi pour une mission de réflexion sur le projet de la maison Julien-Gracq, mais j'arrive quand même à écrire *Comment fait-on l'amour pendant la guerre*? Je fais aussi la promotion des deux romans parus. En revanche en 2011, mon éditrice Laurence Teper cesse son activité. Je dois trouver un autre éditeur et heureusement j'apprends que Buchet-Chastel monte une collection de littérature. Ils m'acceptent, et c'est formidable.

Tu te sentais à nouveau accueillie dans une maison ?

Mais oui, car de toute façon la problématique de l'écrivain est toujours la même. Avoir du temps pour écrire, convaincre un éditeur et gagner sa vie en même temps. Alors si on n'est pas rentier, il faut trouver des moyens de vivre. J'ai des amis auteurs qui n'ont pas d'emploi à côté, je ne les envie pas. Ils courrent après la résidence, la mission littéraire, la commande. On devient un mendiant. Rendre harmonieuse la vie entre écriture et métier est tout un art. Un poste à responsabilité suppose un engagement qui peut mettre à mal le travail créateur.

Pendant ta mission auprès de la maison Julien-Gracq, pouvais-tu te consacrer à ton œuvre ?

Pas comme je l'aurais voulu. J'avais plusieurs projets, dont l'un était d'écrire sur l'aventure de cette maison, mais j'ai vite compris que ce qu'on attendait de moi était la gestion et l'organisation de cette nouvelle maison et

que mon travail de création n'avait pas sa place. À la maison Julien-Gracq, il m'a fallu suivre les travaux, avoir affaire avec les institutions politiques et financières, et m'approprier les singularités propres à cette maison. Je ne pouvais pas faire un copier-coller avec d'autres expériences. À cette période, j'ai écrit de la poésie, et *Solstice et au-delà* est sorti chez Tarabuste.

Est-ce qu'un jour l'idée de ne plus pouvoir écrire t'a traversée ?

Jamais. J'ai des peurs, mais pas celle-là. J'ai l'impression d'être née avec l'écriture et je mourrai avec. Peu de temps avant de quitter la maison Julien-Gracq, j'ai mis en place un atelier avec des amis auteurs, et ainsi j'ai repris confiance en moi car la maison m'avait pris beaucoup de ma créativité. Je finissais par m'étioler. J'avais accompli la mission qu'on m'avait confiée : créer la maison Julien-Gracq et la faire vivre. J'allais avoir 60 ans, j'aspirais à m'occuper de mes livres et de ma vie à moi, de ma famille. J'ai bien fait. Je viens de terminer un roman et je m'engage dans un autre texte.

Trouves-tu les auteurs bien renseignés sur leur devenir ?

Non, ça reste opaque. Récemment j'ai fait venir des auteurs affiliés à l'Agessa pour des ateliers que j'anime dans le cadre des ateliers Pratiques et Recherches. En janvier dernier, l'Agessa nous a répondu ne pas savoir si l'on allait devoir verser directement des cotisations à l'Urssaf ou pas.

Que préconiserais-tu pour un statut d'auteur plus juste ?

Il faudrait obliger tous les éditeurs à établir un contrat à leurs auteurs. Il y a de petits éditeurs qui ne font pas signer de contrats et qui ne paient jamais. Les éditeurs ont un pouvoir énorme en France. On dit qu'ils prennent un risque, mais ils peuvent aussi laisser tomber des auteurs dans l'oubli. Rendons quand même hommage à tous ces éditeurs qui créent leur maison et font des trouvailles magnifiques.

Qui sont les lecteurs ?

Dossier réalisé par Romain Allais,
Solenne Bauché, Guénaël Boutouillet,
Claire Loup et Patrice Lumeau

D'après le dernier baromètre réalisé par le CNL sur les pratiques de lecture en France, on s'aperçoit que les perceptions et les chiffres ne sont pas toujours corrélés. Le paradoxe le plus édifiant réside dans la sensation qu'ont les Français de lire de moins en moins et de manquer de temps pour le faire, quand les chiffres montrent qu'en fait la lecture ne faiblit pas.

Le sociologue Claude Poissenot, qui sera notre invité le 14 juin pour une journée dédiée aux lecteurs dans le cadre du Forum 2019 à Nantes, réfléchit également dans ce sens : « Jamais une fraction aussi large de la population n'a disposé d'autant de compétences et de supports de lecture. »

Voici une petite enquête menée auprès de quelques professionnels du territoire pour tenter de savoir comment ils perçoivent leurs lecteurs, tour à tour public d'événements littéraires, clients de librairies, usagers de bibliothèques.

LECTURE.

Glissement de pratiques

par Claire Loup

La pratique de la lecture est non seulement conditionnée par son histoire et son évolution au fil des siècles dans notre société, mais aussi par les caractéristiques sociales propres aux lecteurs. Longtemps contrôlée par les censeurs de la société, qui voyaient dans sa pratique un acte potentiellement subversif, la lecture a trouvé sa place au centre de l'institution scolaire et des activités « nobles » à la faveur de facteurs tels que l'alphabétisation de masse apparue au XIX^e siècle, la hiérarchisation culturelle des références littéraires, et le développement de la presse et des livres de poche au cours du XX^e siècle. Or, des discours inquiets pointent de nos jours le danger d'une pratique en voie de disparition.

Claude Poissenot, auteur du passionnant *Sociologie de la lecture*, l'affirme pourtant : « Jamais une fraction aussi large de la population n'a disposé d'autant de compétences et de supports de lecture. » En réalité, il apparaît à travers diverses études et statistiques que, certes, les lieux et pratiques de lecture anciennement valorisés (bibliothèques, écoles, imprimés...) peinent à conserver leur place face à l'explosion de nouveaux supports (écrans) et de nouveaux espaces (ateliers, fab labs), mais que la capacité à déchiffrer un texte se porte bien ! Il n'y a donc pas de régression, mais plutôt un renouvellement des codes et usages, indissociable de la question sociale qui entoure la personne du lecteur, notamment : « avoir eu au moins un parent lecteur régulier

augmente sensiblement la probabilité de le devenir soi-même ». Pourtant, cela n'empêche pas qu'à la fin du collège, même chez les gros lecteurs, la lecture soit « progressivement remplacée par la radio et l'ordinateur ». De plus, les étudiants scientifiques – réputés les meilleurs – accordent une place parmi la plus faible au livre et à la lecture. L'auteur parle « d'étudiants relevant de l'élite scolaire et adoptant des pratiques culturelles observables dans les catégories populaires ». Il ne suffit donc pas d'être « éduqué » pour lire. Ces paradoxes, ces glissements de pratiques au sein de sociétés en mutation perpétuelle, sont au cœur des réflexions menées dans *Sociologie de la lecture*, qui s'attache également à chercher les points de convergence entre les lecteurs dans leurs expériences de lecture : « Spécialistes de littérature ou lecteurs "ordinaires" [...] nourrissent les textes de significations qui n'y figurent pas et qui leur sont propres. [...] C'est dans sa capacité à toucher la singularité de chaque lecteur que se loge une partie du sens de la lecture aujourd'hui. »

D'après *Sociologie de la lecture*, de Claude Poissenot, Armand Colin, 2019.

SCIENCE-FICTION : *de la niche littéraire à la termitière*

par Romain Allais

Créé à Poitiers en 1998, le festival des Utopiales s'est définitivement installé à la Cité des congrès de Nantes en 2000. Événement majeur de la vie culturelle nantaise, cette manifestation consacrée à la science-fiction a acquis une réputation internationale et est devenue un rendez-vous incontournable pour les amateurs d'un genre qui n'a pas toujours bonne presse.

Bien sûr, le festival ne se limite pas à la littérature de l'imaginaire (il propose conférences scientifiques, expos, cinéma, etc.), mais y consacre une large part. C'est dans ce cadre que Frédéric Harscouët, libraire à librairie Durance, participe à l'événement. Présent depuis les débuts de l'aventure à Nantes, il est donc un témoin privilégié de l'évolution du public qui fréquente les Utopiales.

La science-fiction irrigue tout

« Les Utopiales drainent de plus en plus de monde : des curieux, des spécialistes, des lecteurs qui cherchent de la détente, d'autres de la rêverie, et d'autres encore un sens politique à ce qu'ils lisent... » Un large public donc, aux motivations variées. Et s'il est difficile d'identifier un type de lecteur, c'est parce que, « actuellement, la science-fiction irrigue tout : le cinéma, les jeux vidéo, la littérature, y compris la littérature blanche. Il suffit de jeter un œil, par exemple, sur l'œuvre de Houellebecq... » Mais point de succès comme l'ont connu les polars il y a quelques années. La science-fiction se répand « de manière souterraine. Cette niche littéraire est devenue une termitière. »

Le public s'est donc élargi. Et le festival des Utopiales, « où notre rôle est justement de créer des passerelles », a contribué à cette évolution. C'est notamment sensible pour les femmes, « qui ne représentaient qu'un quart du public, alors qu'aujourd'hui la proportion tourne autour de 40 % ».

Un panier moyen « autour de 35 € »

Mais le plus notable, c'est le panier moyen du visiteur dans la librairie des Utopiales, qui aujourd'hui « tourne autour de 35 €, contre environ 12 € chez Durance. En fait, le public en achète pour six mois de lecture. » Évidemment, le chiffre d'affaires s'en ressent. « C'est plus de 150 000 € de ventes réalisées en cinq jours par les cinq librairies partenaires (Aladin, Durance, La Mystérieuse Librairie nantaise, L'Atalante, Vent d'Ouest). » En prime, le public a l'occasion de faire dédicacer ses achats, donc de rencontrer et d'échanger avec ses auteurs favoris.

Si le festival a évidemment séduit les amateurs de science-fiction dès sa création, il a su très vite susciter la curiosité des « profanes » et permis ainsi à la littérature de l'imaginaire d'élargir son public.

*Rencontre avec Magali Brazil
par Guénaël Boutouillet*

MIDI MINUIT POÉSIE *des lettres et des chiffres*

Depuis le début des années 2000, MidiMinuitPoésie, festival de la Maison de la Poésie de Nantes, affirme la diversité et le dynamisme d'un genre littéraire qu'on imagine parfois, à tort, mièvre, passé ou étriqué. La surprise est la norme depuis la première édition, et ce format original permet au public de passer un demi-jour en poésie, de vivre ainsi lui aussi une sorte de performance, physique et sensorielle, laquelle est très appréciée : la fréquentation est de 2 000 personnes pour chacune des dernières éditions. « MidiMinuit, dans sa forme, est relativement unique dans l'Ouest et offre une proposition différente dans une ville aux événements culturels multiples, » affirme Magali Brazil, directrice de la Maison – et du festival.

Le cadre originel du festival s'est depuis longtemps fait « déborder », spatialement (basé au Lieu unique après quelques années au Pannonica, le festival agite des endroits toujours plus variés de Nantes, de la fac à un ring de boxe à Malakoff) et temporellement. Si le point d'orgue demeure ce samedi de lectures et de créations, de midi à minuit, les propositions s'étalent sur une bonne demi-semaine en amont, du mercredi au dimanche. « L'inscription d'actions originales dans l'espace public, de façon renouvelée chaque année, crée la surprise et va à la rencontre des passants. Ces propositions dans la ville sont conçues pour intéresser un public large, ce qui se vérifie chaque année. »

L'augmentation de fréquentation a été régulière et constante. Un travail à l'année y contribue. « L'augmentation récente des publics se situe sur les actions culturelles, plus nombreuses depuis 2018. Nous sommes aujourd'hui beaucoup plus repérés, et donc sollicités : une augmentation de plus de 50 %, avec trois classes de lycées, quatre classes d'écoles primaires, une ouverture vers les seniors par un travail avec une maison de retraite, et les familles (projet avec l'*open school* de l'école supérieure des beaux-arts Nantes Saint-Nazaire). »

Cette augmentation se double d'une diversification « notable et plutôt rare pour un événement littéraire : la mixité générationnelle et sociale de notre public. Depuis quelques années, les poètes ont développé les collaborations avec d'autres artistes : nous aimons programmer des auteurs qui vont en ce sens ou leur proposer des petites formes en lien avec d'autres arts. Cette dynamique permet de capter un public jeune, abordant la poésie par l'écoute et une expérience personnelle sensible, prolongée ensuite vers le livre ; de faire ainsi comprendre de façon empirique que la poésie n'est pas "difficile", mais propose des ouvertures, des outils et chemins de pensée sur nos rapports à la complexité du monde. »

LE LIVRE DANS LA THÉIÈRE

Là comme ailleurs, les gens lisent

par Guénaël Boutouillet

À Rocheservière, petite commune de Vendée (3 000 habitants), Christel Rafstedt vend des livres depuis six ans, et son commerce ne désemplit pas. Ouvrons avec elle la porte de cette boutique où l'on se rend avec gourmandise – un peu comme chez son boulanger, quand le pain est bon et servi avec le sourire.

Comme tout bon livre, un commerce s'aborde par son titre. Le Livre dans la théière n'est pourtant pas un café-librairie. Ce nom délicieux vient de Lewis Carroll car, quand Christel, installée depuis des années dans ce village, échafauda son projet, « il paraissait aussi absurde d'ouvrir une librairie à Rocheservière que de ranger un loir dans la théière, comme dans *Alice au pays des merveilles* ».

L'intuition d'un besoin partagé

Pour faire exister un rêve, il faut se fier à son intuition. La sienne était de lier son goût des livres (« Je lis énormément et savais déjà en parler, donner envie... »), son ancrage territorial (active dans la vie associative locale, elle fut un temps élue municipale) et cette conviction qu'elle pouvait répondre à un besoin, que « là comme ailleurs les gens lisent, et qu'il leur manquait un accès direct à la diversité éditoriale – moi-même je me rendais à Nantes chaque samedi pour trouver, en librairie, de quoi me satisfaire ».

L'intuition et le désir initiaux, s'ils doivent être forts, ne suffisent pas, car « la librairie est avant tout un commerce, et pas des plus rentables ». Christel s'est donc inspirée de modèles implantés en zone rurale, comme Le Bleuet à Banon ou ParChemins à Saint-Florent-le-Vieil. Elle a musclé son projet d'une étude de territoire, notant l'absence d'offre dans un rayon de vingt kilomètres, et l'a complété d'une formation à l'INFL (Institut national de formation de la librairie) car un projet solide ne se conçoit ni hors-sol ni hors filière. « Une librairie doit

être ouverte aux acteurs économiques, culturels, sociaux de son territoire. Mais il existe un risque en milieu rural : l'isolement professionnel. Le réseau des librairies indépendantes (Alip) me permet de confronter mes pratiques, d'apprendre, d'échanger – un facteur déterminant pour durer.

L'incarnation et le lien

La petite échoppe est accueillante, pleine de fauteuils qui invitent à se poser, passer du temps. Et si le salon de thé d'origine a fait long feu (« car c'est tout simplement un autre métier : seule, je ne pouvais le faire en même temps que le conseil et la vente »), elle propose toujours du thé, à l'œil, pour l'échange. La clientèle, confirmant l'intuition, est en majorité locale (plus d'un tiers habite Rocheservière, 90 % dans les vingt kilomètres alentour) et fidèle, heureuse de pouvoir se faire conseiller, de ne pas avoir à se déplacer en voiture – on repense à la boulangerie de proximité, commerce qui l'a inspirée par son mode de résistance, qualitatif, à l'emprise des supermarchés. Une politique d'animations constante, alliée à une présence sur les réseaux sociaux, ancre l'existence de ce commerce dans le quotidien des habitants. Fidèle à ses convictions, Christel, au jour le jour, fait de sa librairie un lieu de lien social : « Les gens viennent pour acheter, mais aussi pour parler. » Parmi ses plus grandes joies de libraire, il y a ces « petits lecteurs » qui viennent chez elle trouver le best-seller, qui pourrait aisément s'ajouter au Caddie des courses en grande surface.

Le Livre dans la théière, ce rêve concrétisé, est pour elle, selon cette formule de Shinsuke Yoshitake (dans *La Librairie de tous les possibles*), « cet endroit où l'on peut acheter ce qui ne se vend pas : du rêve, des idées et des chagrins, d'autres vies que la sienne, des endroits qu'on a jamais vus, les secrets du monde entier et même un autre soi ».

LISE&MOI *Alchimie, bienveillance et confiance*

par Solène Bauché

Dans la librairie indépendante Lise&Moi, à Vertou en périphérie de Nantes, les clients sont « de tous horizons, de tous niveaux de lecture ». Il n'y a pas de profil type du lecteur, sinon qu'il habite ou travaille à proximité et dispose souvent d'un pouvoir d'achat assez important. Des jeunes parents qui démarrent la bibliothèque du premier-né aux quadras qui veulent refaire le monde (ou mieux le comprendre), des achats de cadeaux pour les proches aux recherches de livres qui convertiraient des non-lecteurs, des inconditionnels passionnés de BD à ceux qui sont au fait de toutes les émissions culturelles, jusqu'à ceux qui ne lisent qu'un livre dans l'année pendant leurs vacances... La palette est large !

Située en zone urbaine, la librairie travaille aussi avec les collectivités et avec des professionnels du livre qui ont besoin « des dernières nouveautés, d'une bibliographie d'auteur ».

À la recherche d'un conseil avisé

Les clients de Lise&Moi sont fidèles et font confiance à Anne-Lise et Marion. Ils reviennent vite et souvent, signe que leurs conseils les ont satisfaits. La tendance est à la patience, nombreux sont ceux qui veulent échanger avec les deux libraires, et le plus souvent ils attendent leur tour. « Ils ont besoin que l'on valide leur choix, d'être entendus dans leur demande. » Si la librairie voit majoritairement passer des lecteurs issus de classes moyennes et aisées, son accès n'est pas exclusif car on peut tout autant y croiser des jeunes familles nouvellement arrivées sur le territoire, à la recherche de méthodes de langue ou de jeux de société.

Anne-Lise et Marion sont dans le métier depuis plus de dix ans et, si elles ne ressentent pas un changement flagrant, le lectorat aurait tout de même tendance à rajeunir un peu et à se masculiniser davantage, sachant que les garçons sont plus nombreux à décrocher de la lecture que les filles. Les hommes retrouveraient-

ils le goût des livres ? « Quadra ou quinqua, non lecteur assidu, il se met à la lecture et veut être conseillé. »

La popularité d'une littérature moins complexe est notable également : « On assiste à une demande plus forte ces dernières années de lecteurs qui aiment lire et avoir un livre en cours, mais que celui-ci ne soit pas "prise de tête" ni difficile à lire. Le filon du *feel good* les séduit beaucoup, mais ils en reviennent vite et peuvent nous suivre assez facilement dans nos coups de cœur. » Les romans graphiques aussi sont en vogue auprès des lecteurs, y compris ceux qui ne sont pas typiquement adeptes de bande dessinée – ou peut-être plutôt « celles », puisque les hommes étaient presque deux fois plus nombreux que les femmes à en lire il y a quelques années. « Les passerelles sont nombreuses », se réjouissent les libraires. Quant aux jeunes mordus de littérature, ils n'ont pas beaucoup changé : ce sont souvent d'excellents lecteurs, curieux, qui lisent vite et aiment toujours autant les séries.

Pour l'amour des non-lecteurs

Si les lecteurs reviennent chez elles, les libraires de Lise&Moi affirment que c'est pour la diversité et le nombre de références au choix, mais aussi pour le temps accordé à leur demande (recherche, appel aux éditeurs, commande, paquets cadeaux...). « C'est un métier qui nécessite de beaucoup aimer les gens, même (surtout) non lecteurs. Plus l'accueil et le conseil sont larges et ouverts, plus les gens sont rassurés et ont envie de fréquenter les librairies. Ils prennent davantage le réflexe en vacances aussi de suivre d'autres librairies indépendantes, de prendre soin du commerce de proximité. »

Quand on demande à Anne-Lise et Marion si un affect se développe parfois avec les clients, elles répondent qu'il « n'y a que de l'affect ! Tout est histoire d'alchimie, de bienveillance et de confiance. »

LE QUOTIDIEN *des bâtisseurs de l'évidence*

*Rencontre avec Yann Chaineau, bibliothécaire intercommunal à
Craon (Mayenne), responsable d'un réseau en zone rurale,
par Guénaël Boutouillet*

Quand Yann Chaineau explique, sans effets de manche, ce qui se passe à la médiathèque de Craon et, depuis elle, vers l'alentour (les 18 bibliothèques des 37 communes du réseau, animées par 6 agents et 187 bénévoles), il vient à l'interlocuteur, en même temps qu'un renversement de perspective (non, la campagne n'est pas un grand vide culturel, loin de là), l'envie de tailler la route pour profiter de cette richesse de propositions. Le livre en est le noyau, dans une diversité n'excluant pas la littérature (il répond à nos questions la veille d'une rencontre avec Denis Michelis, auteur en résidence lavalloise chez Lecture en tête) ; un noyau auquel est reliée une constellation d'actions : des ateliers d'écriture aux tournois de jeux vidéo, des expositions, des concerts, des accueils de classes en nombre...

« Juste une évidence »

Toute énumération risquant d'être fastidieuse ou vaniteuse, posons avec lui la question du sens : « Je crois que c'est d'abord l'image que nous renvoyons à nos habitants qui importe, incluant bien sûr ceux qui ne nous fréquentent pas. Entre légitimité et reconnaissance, ce qui m'intéresse, donc, c'est que ce réseau soit juste une évidence dans le paysage pour ce territoire. »

Cette construction de l'évidence est un travail de longue haleine et quotidien, impliquant une connaissance de terrain (lui-même est originaire des lieux, où il est revenu en 2009 après avoir longtemps œuvré ailleurs). « Je savais que le territoire de Renazé avait ces racines ouvrières des mines d'ardoise, et que nos autres communes étaient liées à l'agriculture (certaines, assez grandes au niveau cadastral, ont autant d'habitants dans les fermes que dans le bourg). »

Travailler pour et avec

Ces bibliothèques, travaillant pour une population, travaillent nécessairement avec. Le maillage d'un tel territoire implique l'emploi de bénévoles en nombre (pas loin de 200), qui sont bien

plus qu'une main-d'œuvre supplétive : le relais essentiel de l'action et de sa communication. « L'amplitude d'ouverture de chaque site dépend de l'implication des bénévoles. »

Un aspect crucial de la vie rurale est l'importance des distances et, corollaire, de la mobilité. Les livres et animations, pour être rendus accessibles, se déplacent sans cesse : « Nos deux bibliothèques les plus éloignées sont à quarante kilomètres de distance, Craon étant au centre, à vingt kilomètres maximum de chaque bibliothèque. Nous organisons une tournée hebdomadaire (en plusieurs tronçons) en fonction des animations ou du programme de la semaine. »

Relier et incarner

« Le moyen d'aller vers les gens, c'est d'abord notre catalogue en ligne. De chez lui, le lecteur peut réserver un ouvrage et, via nos tournées, nous l'amenons à sa bibliothèque la plus proche. On peut aussi rendre ses livres dans n'importe quelle bibliothèque du réseau. » Ces outils n'agiraient pas sans incarnation ni accompagnement : à l'instar des bénévoles qui requièrent une attention de chaque instant, un accompagnement, des propositions de formation, le numérique (qu'il s'agisse du catalogue en ligne ou des nombreuses liseuses en prêt) ne produirait jamais rien seul, sans animation ni médiation.

A-t-il des doutes ? « Pas vraiment, car je crois que les bibliothécaires ont su, depuis des années, démontrer leur faculté d'adaptation au monde et à ses pratiques. »

ÉMILIENNE-LEROUX

ou le choix de la cité

par Patrice Lumeau

Dès septembre prochain, la bibliothèque associative Émilienne-Leroux à Nantes rouvrira. Pour l'événement elle compte bien faire feu de tout bois. Sa présidente et son équipe ne manquent pas d'humour quand ils parlent de « feu » la bibliothèque. Le besoin de conjurer le sort : juillet 2018, un contrôle policier tourne au drame. Un jeune homme est tué. Les quartiers populaires de Nantes s'embrasent. Aux Dervallières, la bibliothèque n'est pas épargnée et, comme celle de Malakoff, elle brûle. Les 8 000 documents partis en fumée, il faut reconstruire. Renaître.

Venir malgré le sentiment d'insécurité

En 1992, de la volonté de trois associations de quartier, naît l'association LIRE (Lecture Information Rencontre Écriture), qui fonde la bibliothèque Émilienne-Leroux. Adhérente de la première heure, devenue aujourd'hui présidente, Catherine Pariset affirme son attachement à l'éducation populaire. La bibliothèque est la partie visible de cette dynamique qui vise à rendre le livre accessible à tous. La plupart des actions se font à l'extérieur. Lectures, animations, rencontres se déroulent dans les écoles, en crèche, à la maison de quartier... « L'ancre local est très fort dans ce quartier populaire et attachant », précise la présidente. Le choix de l'emplacement, sur la place centrale des Dervallières, a été fait pour être dans le pas des habitants. Et ils marchent ! Au point où la bibliothèque peut prendre le pouls du quartier. Quand le supermarché ferme, le public se raréfie. Si les usagers ne changent guère, les usages si. Catherine Pariset remarque que, depuis ces deux ou trois dernières années, « rares sont les enfants à venir seuls. Ils sont accompagnés de plus grands. Un sentiment d'insécurité qui n'existe pas avant s'est installé. »

Reconstruire au plus près des besoins

La bibliothèque mène l'enquête pour reconstruire. Elle se livre à un questionnaire auprès de ses habitués. Il en ressort une demande claire d'un lieu de travail avec Wi-Fi, l'envie de plus de rencontres, débats, spectacles, aussi d'une ludothèque. En attendant de retrouver ses locaux, la bibliothèque ne chôme pas. Une vague de solidarité a emporté le sentiment de désolation lié à l'incendie. Plus de 4 500 dons pour 2 200 documents exploitables. Aujourd'hui l'heure est au catalogage et aux préparatifs de réouverture. La présidente exprime beaucoup de gratitude envers les multiples donateurs, sans oublier la bibliothèque municipale et la ville de Nantes, partenaires précieux depuis les débuts. Catherine Pariset cite les paroles d'Alain Mabanckou (invité en février dernier à la maison de quartier) : « L'horizon n'est pas incendié. » Tout n'est pas perdu. La reconstruction se fait avec les associations du quartier qui sont, précise-t-elle, « mobilisées avec leurs compétences, pour être mises en valeur ». La réouverture s'annonce (Catherine Pariset a un temps d'hésitation) « comme un véritable feu d'artifice ! » Un grand salon du livre sur trois jours, en partenariat avec le collectif des éditeurs de la région, le Coll. LIBRIS, s'organise pour octobre prochain. Et une journée consacrée aux métiers du livre, en direction des jeunes, espère capter ceux qui écrivent (poésie, slam, rap). Au programme, des invités illustres tels que, parmi d'autres, Yannick Jaulin et Catharina Valckx.

Faire vivre la bibliothèque repose sur l'engagement de ses salariés et bénévoles, mais aussi sur l'énergie du quartier. Aux Dervallières, la solidarité se déploie à tous les niveaux : les habitants, les associations et les institutions. Misons que cette énergie, née de la reconstruction, perdure et forge un nouvel élan pour Émilienne-Leroux.

Bibliothèques. Aux arts ! (etc.)

Dossier réalisé par Patrice Lumeau

Le manifeste de l'Unesco de 1994 sur les bibliothèques publiques formule quelques principes généraux allant dans le sens d'un rapport explicite de la bibliothèque à l'art : favoriser l'épanouissement créatif de la personnalité, stimuler l'imagination et la créativité des enfants et des jeunes, contribuer à faire connaître le patrimoine culturel et apprécier les arts, donner accès aux expressions culturelles de tous les arts du spectacle...

Voici deux exemples originaux en Pays de la Loire qui illustrent en bibliothèque publique cette conception engagée de l'art. La compagnie Hanoumat invite au bal dans la médiathèque tandis que, de son côté, La Bulle à Mazé-Milon essaime le neuvième art. La journée du 13 juin, dans le cadre du Forum 2019, sera consacrée au thème de l'accueil des artistes en bibliothèque.

LA BIBLIOTHÈQUE *entre dans la danse* *(et vice versa)*

par Patrice Lumeau

Brigitte Davy est fine observatrice. En tant qu'usagère des bibliothèques, elle avait noté, dans ces espaces principalement dédiés au silence, les postures si particulières, l'intimité et la proximité des corps. Les mouvements des gens, le flux des usagers, relevaient déjà pour elle de la chorégraphie. Brigitte Davy, fondatrice de la Hanoumat Compagnie, s'est donc vue tout naturellement intervenir dans les bibliothèques, non pas pour y injecter du mouvement car il y est déjà, « le langage des corps est très présent en bibliothèque », mais pour chorégraphier le mouvement. Injecter la danse. Elle voulait aller plus loin, c'est-à-dire faire entrer la danse dans les bibliothèques en créant du lien entre le livre et le mouvement, entre la littérature et la danse. Basée à Angers, la compagnie Hanoumat invite donc à une déambulation dans les bibliothèques, déambulation aux pas des deux danseurs : Brigitte Davy et Christophe Trainneau.

Intervenir en médiathèque ne se limite pas à un simple spectacle. Brigitte Davy parle d'une déambulation qui emmène en douceur le spectateur dans un espace connu, mais qu'il découvre sous un autre angle. Pour mener à bien ce travail, Hanoumat prend en compte la médiathèque dans son ensemble. Brigitte Davy ne se cantonne pas à l'espace seul, mais à tout ce qu'il contient. D'évidence, on se frotte aux volumes des pièces, mais aussi aux volumes sur les étagères, au mobilier, au rayonnage, aux chariots, également aux coins et recoins. Le livre n'est pas oublié. La danseuse le regarde dans son entité. Le livre objet ? Avec sa tenue en main, son papier, sa couleur, son odeur, tout ce qui fait sa matérialité interpelle l'artiste. Rassurez-vous, l'essence du livre, porteur de mots et d'idées, n'est pas en reste pour autant.

La médiathèque est donc fouillée de fond en comble, en lui reconnaissant à la fois sa fonction initiale et son entité d'espace vivant. Le langage corporel qui s'y exprime, la danse permet de le pousser à l'excès. Alors la redécouverte d'un environnement commun peut commencer. La danseuse insiste, elle cherche à amener le public à cette vision en le faisant participer d'une manière très douce, sans le forcer. Au contraire elle le prend par la main, avec délicatesse, en respectant son intimité. Au fur et à mesure que la redécouverte prend sens, le visiteur et le lieu s'apprivoisent.

Presque sans s'en rendre compte, au cours de cette balade, des spectateurs se retrouvent côté à côté, séparés par l'épaisseur d'une feuille blanche, leitmotiv de cette performance dansée. Ce symbole fort s'inscrit dans le spectacle comme des pointillés à suivre. Cette feuille blanche, les danseurs la font vivre jusqu'à l'épanouissement d'un livre. De multiples trouvailles vont donner à lire la page blanche de manière très poétique : tantôt pas japonais constituant un dédale où il faut poser le pied juste à propos, tantôt glissée dans un rayon ou réceptacle, quand une source lumineuse projette des mots dans l'espace, Brigitte Davy, comme avec une épuisette, capture les mots volatiles.

Le spectacle vivant permet de réanimer ces fils invisibles qui tissent l'univers du livre. Le projet artistique a été conçu pour « créer du lien entre l'auteur, le lecteur et les bibliothécaires », Brigitte Davy insiste. Hanoumat métamorphose ce lieuressource pour en redessiner les traits, pas forcément ceux les plus saillants. Dans une forme de respect mutuel de la lecture, les usagers œuvrent au vivre ensemble. La marche collective, au pas des deux danseurs qui mènent le bal, met en lumière cette évidence : la médiathèque concourt à la rencontre, comme une extension à son rôle de diffusion et de médiation. La déambulation, Brigitte Davy la construit comme une métaphore du vivre ensemble. L'image évoque le joueur de flûte qui entraîne les gens à sa suite avec une attention qui, loin d'être funeste, conduit les usagers à se découvrir dans leur manière d'arpenter le monde des livres.

Danse avec le livre

Pour parvenir à mettre en présence le langage corporel et la lecture, les chemins sont variés. À chaque intervention, Hanoumat éprouve la nécessité de s'adapter au lieu et aux médiateurs. Les bibliothécaires lisent des textes autour de l'acte d'écrire. L'auteur, le lecteur, le médiateur, la feuille, les uns fonctionnent avec les autres. Ils ne peuvent pas exister l'un sans l'autre. L'unicité du livre est mise en avant, découvrant une communauté vivante.

À travers un mouvement d'ensemble, chacun va trouver sa place. Au départ du spectacle, le couple de danseurs part à la recherche d'un livre *vía sa cote*. Mais bien vite les cotes et les codes sont bousculés. Les danseurs ont leur manière bien à eux de chercher. Ils se permettent des libertés que le simple usager n'oseraient pas rêver. Avec les tables et les chaises les deux danseurs s'amusent. Ils grimpent, glissent, ils escaladent. Le mobilier devient un terrain de jeu. Le corps des spectateurs entre discrètement en mouvement. De petits mouvements en petits jeux, chacun entre dans la danse. Jusqu'au moment où le spectateur valse avec une page blanche. Le bal des feuilles est ouvert.

Littéralement, Hanoumat crée une phrase chorégraphique. Chaque page blanche est désormais marquée d'un mot. Bout à bout, ces pages forment une phrase constituée de mouvements simples. La réunion des mots, des mouvements, des spectateurs, des médiateurs, des danseurs, réussit le pari d'une communion autour du livre.

Les spectateurs sont à la fois dans l'exploration et dans l'élaboration du mouvement.

Au final les feuilles sont réunies pour constituer un livre. Puis il est donné lecture de témoignages autour du livre, avant de laisser le public s'interroger à propos de : ce que je lis ? pourquoi je lis ? comment je lis ? La déambulation s'achève, chacun reçoit un livre d'enfant pour un dernier temps de lecture.

La performance a un double objectif : Brigitte Davy parle de la prise de conscience du corps et de son langage. La circulation de tout un chacun, le « être là », amène à la présence au corps, induisant une interaction entre les individus. Hanoumat développe cette conscience pour qu'elle aboutisse à une interconnexion. Dans un lieu où la parole est tolérée, la danse conduit à libérer la parole, créant un souffle d'air qui fait tourbillonner les pages. Le tempo se joue en plusieurs temps, de l'intimité au public, de la retenue à l'expression du mouvement.

Et pour ouvrir le paysage, libérer ce labyrinthe de livres, Hanoumat use de la danse, mais pas seulement. D'autres sortilèges sont convoqués : l'image et le son. Brigitte Davy s'empare d'un micro pour dire et relire nos usages. Le froissement d'un coude sur une table peut prendre des proportions inattendues jusqu'à se convertir en rythme. Ces petits bruits du petit monde de la médiathèque sont auscultés avec un rare talent d'écoute. La poésie sonore distillée ainsi revisite nos habitudes. Un autre objectif fixé par Brigitte Davy est atteint : « Voir le lieu autrement. »

La compagnie de danse, souvent conviée autour d'événements spécifiques (nouveau mobilier, anniversaire, réaménagement...), n'a pas nécessairement besoin de ces prétextes pour se donner. Quatre heures de préparation en amont suffisent à mettre en place le spectacle. Toute médiathèque peut à tout moment s'octroyer un moment collectif de rêve. D'ailleurs la danseuse projette de réaliser en solo des impromptus, des extraits de ce spectacle. Quand Brigitte Davy déclare : « J'aime la proximité des gens », on la croit sans peine. Avec Hanoumat elle fait entrer les gens dans le livre, à la mesure d'un mouvement qui donne encore plus de sens au lire ensemble.

Compagnie Hanoumat à Angers (49) :
administration@hanoumat.com
[brigitte.davy@hanoumat.com](mailto;brigitte.davy@hanoumat.com)
<http://www.hanoumat.com>

LA BULLE *rencontre* *du troisième lieu*

par Patrice Lumeau

À la fois médiathèque et pôle ressource bande dessinée pour la région des Pays de la Loire, ce lieu atypique, La Bulle à Mazé-Milon, se déguste au-delà de ses caractéristiques chiffrées (850 m², une équipe de 6 professionnels, 18 bénévoles). Il faut arpenter l'espace moderne et convivial. Ici une terrasse-lecture, où en été on peut apporter son goûter, là un salon-exposition. Le lieu se découvre et se décline à l'envi. L'espace salon, où l'on peut gracieusement s'offrir un café, n'est pas seulement un endroit pour se poser et discuter : l'œil est attiré par les cadres accrochés aux murs. Les ados utilisent beaucoup cet espace, c'est une manière douce de les amener à découvrir l'exposition en cours. La médiathèque possède un auditorium de 7 à 77 ans... pardon, de 77 places. Creuset des arts, il est dédié aux conférences, aux concerts et concerts dessinés, aux spectacles jeunesse, etc. L'architecture a été pensée et placée sous le signe de la convivialité.

Une ruche, La Bulle ? Sous son patronyme se cache une double dimension, le phylactère et l'espace cocon, où les rencontres se font multiples. Manon Bardin, directrice adjointe, définit La Bulle comme « une médiathèque de troisième lieu » (le premier étant le foyer, le deuxième le travail), un lieu où se construit le vivre ensemble et qui privilégie les relations humaines. La force de La Bulle est là. Et le rôle du pôle ressource n'y est pas pour rien.

Médiathèque municipale soutenue par des subventions de la Région et de la Direction régionale aux affaires culturelles, La Bulle perçoit un subside non négligeable de la Ville. Mazé-Milon lui consacre 10 % de son budget de fonctionnement.

Mais comment en est-on arrivé là ? Comment en « plaine » campagne angevine on en vient à installer une médiathèque moderne, pôle ressource régional de la bande dessinée ?

À l'origine, il y a l'ancien directeur de la médiathèque, François-Jean Goudeau, passionné et militant bande dessinée, puis de fil en aiguille l'installation à Mazé de l'auteur Téhem, qui fonde l'atelier BD Kawa ; puis encore en cette même ville le tournage par Pascal Rabaté du film *Les Petits Ruisseaux*. Tous les éléments étaient en place pour que se construise en 2012 ce pôle ressource, conjointement à la nouvelle médiathèque. Tout a concouru à faire de Mazé une terre de BD.

L'activité bouillonnante de La Bulle

À quoi identifie-t-on le pôle ressource ? À la farouche volonté de l'équipe de le faire vivre. Cela se traduit par des actions ponctuant l'année, des temps forts qui viennent s'ajouter entre autres choses aux 170 rencontres annuelles avec des scolaires.

Même si la BD s'affiche en enfant chéri (7 000 documents dont environ 6 500 bandes dessinées), ne croyez pas y trouver beaucoup plus de bandes dessinées, comics, mangas, romans graphiques, qu'ailleurs. Pourtant on vient d'Angers, à plus de vingt kilomètres. Alors si on vient de loin pour consulter et emprunter, c'est parce que le fonds BD « trempe » dans l'actualité des sorties. Un travail constant de désherbage est effectué pour suivre le volumineux flot des parutions, suivre jusqu'au bout les séries. Ici la BD est un trésor. Coralie Rabaud, la responsable du pôle ressource, ne

manque pas de dispenser son temps et ses riches conseils pour guider le visiteur.

Le pôle de Mazé propose des formations pour les professionnels qui voudraient approfondir leurs connaissances, prête des expositions, développe sans cesse des actions pour permettre à tous les amateurs de découvrir et valoriser la BD. Il organise également sa journée professionnelle annuelle. Chaque année cette journée gratuite, conjuguée au thème de la saison (en 2019 : *L'adaptation littéraire en BD*), remporte un vif succès. Coralie Rabaud souhaiterait aller plus loin, « proposer plus de formations pour permettre aux professionnels des médiathèques de mieux s'approprier ce média. Et que la BD soit mieux mise à l'honneur ! »

En mai, Mazé fait son festival. Cases départ est né en 2017 en lien avec l'atelier Kawa, sous l'impulsion de deux résidents « historiques » : Téhem et Olivier Supiot. Avec cet événement, l'ambition s'affirme de s'ouvrir à un public plus large, pas forcément sensibilisé à cet art. La jeune équipe de la médiathèque et les auteurs ne manquent pas d'idées pour concocter le programme. Cette année (week-end du 18 et 19 mai), on trouve au menu un banquet mijoté avec une exposition, un concert dessiné en partenariat avec l'école de musique. Le but est clairement d'amener un public au-delà des bédéphiles grâce à des manifestations conviviales non exclusivement estampillées BD.

Pour briser le mur entre l'auteur et le lecteur, rompre avec le processus consumériste inhérent à un festival, les artistes ont voulu d'autres pratiques. Ainsi une séance originale de dédicaces se déroule, du style « troc en stock ». De mémoire de bibliothécaires, on y a vu un dessin se troquer contre... un pot de confiture... ou un vinyle... ou un poème. Au public d'être imaginatif. Le participatif est de mise. Idem avec *Une case dans l'objectif*, qui consiste à reproduire photographiquement une case de l'exposition visitée.

Le festival se veut à l'image de la médiathèque. Manon Bardin précise : « Un festival non axé sur la consommation, désacralisé et avant tout au service du public. »

La face cachée de La Bulle

Moins visible que le festival, l'achat de dessins pour constituer un fonds contemporain s'inscrit dans la politique du pôle ressource. À quoi s'ajoute une mission patrimoniale, consécutive à d'importants dons. Cette mission de conservation non programmée au départ s'est rapidement imposée. Tout ce patrimoine devient une richesse supplémentaire. Mais de l'avis de l'équipe il manque encore de visibilité, auprès des étudiants comme des professionnels.

Le soutien à la création et aux jeunes talents, ligne claire du pôle ressource, s'exprime avec une résidence de deux mois pour un artiste. Résidence rendue possible grâce au financement de la Drac Pays de la Loire et à la volonté politique de la Ville qui met une maison à disposition. Les conditions de résidence : avoir été édité et avoir un contrat d'édition en cours. Parmi les résidents, on peut citer Lucie Durbiano, Chloé Wary, Zeina Abirached. Cette année, la place a été attribuée après appel d'offres à l'auteur du *Voleur d'estampes*, Camille Moulin-Dupré (qui a participé au film d'animation de Wes Anderson, *L'île aux chiens*). Ces séjours, Coralie Rabaud souhaiterait les « tester sur une plus longue période pour organiser plus de rencontres, toucher plus de publics, un peu à la manière de la maison des auteurs d'Angoulême ».

En plus de son agenda culturel enrichi par les dessinateurs, La Bulle se livre à l'édition. Après avoir édité un mook ciblant un public d'érudits, La Bulle s'est orientée vers une autre formule. *Hors Cases* existe depuis 2018 au format papier et en numérique. Avec deux parutions gratuites par an, le magazine s'est ouvert à un public plus large. À la fois édition critique et espace de réflexion, il mobilise l'équipe et le service communication de la municipalité.

Enfin, faire vivre la BD passe aussi par le prix littéraire *Ellipse(s)*, qui propose dix livres – une sélection éclectique du personnel de la médiathèque – et parvient à réunir plus de cent participants. Cette année, la médiathèque de Bressuire s'est emparée d'*Ellipse(s)*. « Nous aimerais que d'autres médiathèques fassent de même », ajoute Coralie Rabaud. À bon entendeur...

Il reste encore beaucoup à faire. La bande dessinée est un élément à part entière de la culture. Manon Bardin souligne qu'il ne s'agit rien de moins que de « la démocratiser, l'apporter dans les classes », et de rappeler : « On peut lire des mangas, ce n'est pas que de la violence. » Les images ont la peau dure, à l'instar du fameux « Tu devrais prendre un vrai livre ! », sentence de parents adressée à leur enfant, entendue à La Bulle. Casser les clichés reste encore et toujours un combat à mener. Et plutôt que d'être le petit village qui seul résiste, Mazé au contraire met tout en son pouvoir pour faire rayonner la bande dessinée. Les idées ne manquent pas. L'équipe rêve d'une « bédéthèque » (une idée soufflée par Olivier Supiot). Les planches originales pourraient être prêtées à des particuliers. Loin d'être coincée, La Bulle ne demande qu'à faire entrer le rêve dans la réalité ; le début d'une belle saga.

La Bulle – Médiathèque de Mazé
16, rue de Verdun, 49630 Mazé-Milon
02 41 80 61 31 – mediatheque@maze-milon.fr
www.mediathequelabulle.maze-milon.fr

L'invention d'une filière durable

Dossier réalisé par Solène Bauché,

Antoinette Bois de Chesne,

Claire Loup et Patrice Lumeau

Chaque étape de la vie du livre représente un impact économique, social et environnemental. Souvent convoquée au prisme de la fabrication, la notion de durabilité devrait en fait nous conduire à interroger aussi nos manières de penser la création, l'édition, la commercialisation, mais aussi la diffusion-distribution et la médiation du livre. La journée du 11 juin, dans le cadre du Forum 2019 à Nantes, sera consacrée à ce thème.

Pour ouvrir la voie, voici quelques propos croisés de professionnels de notre territoire qui s'interrogent, cherchent, élaborent des réponses pour rectifier le tir et donner du sens à leurs pratiques. La route est longue, mais c'est l'affaire du siècle !

POUR PENSER éditer autrement

par Claire Loup

Les éditions jeunesse PourPenser portent particulièrement bien leur nom quand on sait que leur catalogue propose des réflexions philosophiques aux enfants – sous forme de livres et de jeux –, dont les axes principaux sont l'épanouissement personnel, le vivre ensemble et l'environnement. Rencontre avec leurs fondateurs inspirés, Aline et Albert de Pétigny.

Avant PourPenser, Aline était auteure et illustratrice jeunesse, et Albert avait fait partie des précurseurs de la bulle Web, qu'il imaginait alors comme le nouvel eldorado humaniste du partage en réseau et des échanges sans frontières. Quelques désillusions plus tard, en 2002, un projet commun prend forme entre le frère et la sœur, avec comme désir premier de transmettre les valeurs qui leur sont essentielles. « Trouver le média adéquat ne s'est fait que dans un second temps, explique Albert. Ça a été l'édition parce que c'était le plus simple : Aline avait la maîtrise de l'univers du livre, ça ne coûtait pas trop cher à produire et, avec Internet, j'avais appris à maîtriser les codes graphiques. Mais on aurait pu faire du spectacle vivant, ou tout autre chose... »

Du papier aux auteurs, autrement

En ce sens, il n'est pas possible de dissocier le fonctionnement logistique de PourPenser de ses choix éditoriaux. « C'est un tout, affirme Albert. L'impression des livres en France près de chez nous, le fait de travailler à domicile, l'utilisation de papiers recyclés ou labellisés, ou encore le choix des livres souples pour limiter l'utilisation de ressources comme la colle et pour permettre de vendre nos livres à des prix abordables, tout ça relève de choix éthiques qui sont en lien avec ce que l'on souhaite partager dans notre ligne éditoriale. Nous n'avions pas l'idée de porter un projet de maison d'édition, mais de porter un projet de vie tout court. »

Lorsque je demande à Aline comment tous deux choisissent leurs auteurs, je me fais gentiment voler dans les plumes : « On n'a pas d'auteurs ; ce ne sont pas nos auteurs. Personne n'appartient à personne. En revanche nous avons des auteurs qui nous confient leurs textes. D'ailleurs, je n'aime pas cette idée que l'éditeur laisse sa patte sur le travail de l'auteur, et c'est extrêmement rare que l'on intervienne sur un texte ou une illustration. Quand on va chez le boulanger, on ne l'aide pas à faire son pain. Si on l'achète, c'est qu'on l'aime bien, sinon on va chez un autre boulanger. » Voilà qui est dit.

Rendez-vous avec l'intuition

Cette façon de penser contre les normes établies est présente dès les débuts de l'aventure car, en 2002, faire le pari de proposer des contes philosophiques pour enfants n'était pas gagné – aujourd'hui, une chaire de l'Unesco est consacrée à ce domaine...

« Les gens comprenaient Philosophie, ils comprenaient Contes pour enfants, mais Contes philosophiques pour enfants, ça les dépassait... » relate Aline en riant. On était des ovnis. Clairement, on a créé PourPenser parce que je connaissais les éditeurs et que je savais que beaucoup de nos projets n'auraient pas pu voir le jour, comme Paroles de fée, une collection de neuf livres dont on a fait un coffret avec des cartes – un tarot libre. D'ailleurs, ça perturbe certaines personnes quand je leur dis : "Suivez votre intuition" concernant le choix d'un livre ou d'un jeu. Beaucoup demandent un cadre, une règle, un mode d'emploi. Mais est-ce que l'humain est fourni avec un mode d'emploi ? Non. »

La rencontre des lecteurs et la diffusion de leurs livres passent par les très nombreux salons et manifestations littéraires auxquels Aline et Albert se rendent régulièrement. Leur présence à ces événements est facilitée par leur implication dans les associations de regroupement d'éditeurs, comme les Éditeurs écolo-compatibles et Coll.LIBRIS, qui favorisent la promotion des éditeurs de la région et les aident à bénéficier de subventions publiques initiées entre autres grâce à leur regroupement.

Pour la suite, tous deux s'imaginent bien avoir un jour dans leur catalogue quelques livres reliés à la main, les fameux « beaux livres », fabriqués localement, avec un vrai savoir-faire artisanal.

Les éditions PourPenser souhaitent bel et bien laisser une empreinte, mais positive – pas environnementale. « Ce qu'il y a de touchant, c'est qu'avec nous les gens ont à cœur, non pas de faire connaître un livre, mais notre maison d'édition. Je pense que c'est assez unique, ce truc-là, et c'est ça qui nous tient depuis dix-sept ans. »

LA MER SALÉE *avis de fortes vagues d'espoir*

par Patrice Lumeau

À l'inverse de certaines entreprises qui voient le développement durable comme une option (ou une opportunité marketing?), La Mer salée en a fait sa contrainte de départ. « Notre maison d'édition tente d'être la plus locale et la plus écologique possible. [...] en achetant l'un de nos ouvrages, vous contribuez à la reforestation des régions d'Alto Huayabamba au Pérou et à Héric en Loire-Atlantique. » Dès sa page d'accueil, La Mer salée le revendique haut et fort : la maison d'édition, créée en 2013, a la volonté d'éditer autrement.

Éditer pour un monde plus humain

Les éditeurs, Sandrine et Yannick Roudaut, œuvrent pour un monde soutenable et désirable. L'idée phare est de faire pédagogie. Transmettre ces idées pour un autre monde, en touchant chacun, citoyen comme entrepreneur. À nous de le construire, ce monde. Les éditions de La Mer salée sont nées du désir d'écrire et de produire des livres tout en étant cohérent avec cette vision d'un monde plus humain. Les livres sont réalisés « dans le respect de l'environnement » et des idéaux défendus.

Choisir des partenaires locaux (imprimeurs, graphistes, metteurs en pages) induit un choix financier. Beaucoup d'éditeurs font imprimer à l'Est, La Mer salée, non ! Elle peut garder la tête haute et rester en cohérence. Avec cette conscience aiguë de l'impact écologique, la maison d'édition ne se limite pas à travailler localement. « Compenser notre empreinte carbone par notre mode de fonctionnement, compenser les déplacements et le coût écologique du livre », font partie d'un tout, un choix éthique. Face au nombre de livres condamnés au pilon, les éditeurs réagissent en travaillant avec RecycLivre qui, via un réseau d'économie sociale et solidaire, leur donne une seconde vie. Sandrine Roudaut le dit clairement : « Je ne m'imagine pas faire un métier qui d'une manière quelconque nuise aux autres. » Le soutien aux projets de reforestation devient logique. Et l'image de l'arbre planté fait force de symbole quand on a pour métier de réaliser des livres.

Loin du constat stérile de la théorie de l'effondrement

« Un livre comme *Les Dessous de l'alimentation bio*, de Claude Gruffat, permet de fortifier notre public naturel. » Sandrine Roudaut le constate : « Se nourrir est devenu le primo-engagement sur la voie des autres possibles. » L'alimentation, fer de lance du combat écologique, peut amener à l'éveil des consciences. Et il faut aller plus loin, proposer des pistes de réflexion. La Mer salée veut échapper au constat stérile du cataclysme. La pollution n'est pas une fatalité, Yannick Roudaut développe cette idée dans *Zéro pollution*. « L'espérance permet d'agir. » La Mer salée (qui jusqu'alors publiait des essais) s'est emparée d'un nouveau cheval de bataille : la fiction, l'autre levier pour ouvrir les consciences. Avec *Siècle bleu*, l'auteur Jean-Pierre Goux met en scène des activistes pacifistes qui peuvent changer notre impuissance face aux lobbys, face aux politiques.

Déconditionner les esprits constitue une grande part du combat. Aujourd'hui, le modèle économique de l'édition se cantonne à un ou deux best-sellers pour faire vivre les « petits » ouvrages. La disproportion va croissante entre les volumes à fort tirage et ceux à faible tirage. Et de s'entendre dire par son imprimeur : « Le jour où vous publierez un best-seller, vous irez imprimer ailleurs ! » « Ce n'est pas parce que l'on aura plus de moyens que l'on ira ailleurs ! » répond Sandrine Roudaut. Le profit maximal à tout prix n'est pas la priorité. L'imprimeur en question considère qu'il sera hors-jeu, car trop cher par rapport à la concurrence des pays de l'Est. Être moins concurrentiel que l'étranger devient une culpabilité. De tels schémas de pensée doivent être déconstruits. Travailler localement préserve l'environnement. Nous préserve. Le développement durable passe par un développement sociétal, les deux sont intrinsèquement liés. Il faut appeler à un plus grand respect des hommes et conséquemment... des travailleurs du livre. Rémunérer un auteur sur un salon ne doit plus être une exception. La pensée écologique engage une éthique des rapports humains.

Dans ce métier d'éditeur, très chronophage, qui vient en plus d'une activité de conférencier, l'énergie ne se compte pas. Sandrine Roudaut ne cesse de défendre avec conviction une vision positive d'un monde désirable. Le livre peut en faire intégralement partie.

LES LIBRAIRES *devraient réfléchir à leurs achats*

*Rencontre avec Simon Roquet, de la librairie M'Lire de Laval,
par Solène Bauché*

RECYCLER

Pourquoi seriez-vous favorable à la vente ferme en librairie ?

Je ne suis pas forcément favorable à la vente ferme systématique. Je pense en revanche qu'il faudrait que les libraires réfléchissent à leurs achats en se disant qu'ils achètent ainsi. Cela permettrait de ne pas se reposer sur ce système de retour, qui peut être à mon avis dommageable. Si les libraires se posaient la question de l'achat sans possibilité de retour, ils n'achèteraient pas de la même façon... En revanche, ce système peut être réellement mis en place sur certains fonds, certaines maisons d'édition...

Le risque financier n'enfermerait-il pas le libraire dans des choix moins audacieux ?

Peut-être pour certains, mais pas pour d'autres. Tout dépend comment vous situez le métier de libraire. Pour les rayons jeunesse, par exemple, il est extrêmement rare que l'on nous demande un titre précis. Le conseil est si important que nous sommes libres d'avoir ou pas les nouveautés sans que le client en pâtit. Nos coups de cœur peuvent être audacieux : si nous avons réussi à avoir une clientèle fidèle, elle nous suivra forcément. Tout est question de confiance et de savoir-faire. Pour d'autres rayons, ce serait sans doute beaucoup moins évident.

Le libraire a-t-il une responsabilité vis-à-vis des éditeurs et de la filière en général ?

Bien entendu. Dans cette chaîne du livre, tout le monde a une responsabilité vis-à-vis des autres partenaires. Éditeurs, libraires, auteurs, distributeurs, il est plus que temps de se mettre autour d'une table et de réfléchir ensemble à préserver ce qui fait la force du système français.

Vis-à-vis des problématiques environnementales ?

C'est un des sujets qui me tiennent à cœur également et auquel il serait vraiment bon de réfléchir. Les allers-retours de livres ne profitent à personne (à part aux transporteurs...), et surtout pas à notre planète. Il est vraiment temps de penser à d'autres systèmes de fonctionnement pour être en adéquation avec nos convictions.

L'émergence de l'éco-citoyen correspond à la prise de conscience de l'incidence écologique de chacun de nos gestes. Mais si la récupération des papiers, cartons ou magazines pour leur recyclage en pâte à papier semble naturelle, l'idée d'y adjoindre les livres, objets à haute charge symbolique, rencontre une forte résistance.

Donner n'est pas jeter

Il existe bien des solutions pour leur offrir une seconde vie tout en soutenant une économie solidaire, sociale et écologique. Petit tour d'horizon des possibilités de recyclage.

D'autres lecteurs attendent les livres que vous donnez, ils doivent donc être en bon état. Pour tous ceux qui sont hors d'usage ou obsolètes, pensez à les déposer dans votre déchèterie, dans le bac à papier prévu à cet effet. Ils seront recyclés et non incinérés.

Les associations caritatives

Emmaüs, Croix-Rouge, Secours catholique et Secours populaire, toutes ces associations transmettent les livres donnés à des lecteurs qui n'ont pas les moyens de les acheter, soit gratuitement, soit en les revendant à très bas prix, ou encore en les envoyant à l'international. En fonction des structures implantées près de chez vous, les modes de dépôt sont différents : sur place, enlèvement à domicile, voire dépôt spécifique en déchèterie pour Emmaüs. Renseignez-vous !

Soutenir la culture et l'éducation avec Bibliothèque sans frontières

Cette ONG créée en 2007 agit pour l'accès à l'information et à l'éducation, et pour la promotion des cultures locales à travers la création, l'appui et le développement des bibliothèques locales à qui elle propose des outils et des in-

SES LIVRES *en soutenant l'économie durable*

par Antoinette Bois de Chesne

frastructures, des formations professionnelles et un appui aux fonds. Pour ce dernier, les ouvrages donnés peuvent venir compléter des collections *via* une base de données consultable par les bibliothèques. Un guide du don des livres est consultable en ligne. Clair et bien conçu, il permet de savoir tout de suite quels sont les livres qui pourront servir à cette ONG.

Économies solidaires : le réseau des ressourceries

Ces associations se définissent comme des structures de réemploi et de réutilisation des objets issus du recyclage – dont les livres donnés – en leur offrant une seconde vie. Les ouvrages sont revenus dans leur(s) magasin(s), redistribués à des structures partenaires (associations caritatives), vendus par lots à des bouquinistes ou mis en recyclage. Les livres doivent être dans un état général convenable, à l'exception des ouvrages avec valeur esthétique, patrimoniale, des livres de collection, etc. Le réseau a récemment conclu un partenariat avec RecycLivre.

Soutenir l'insertion : Nantes Écologie, l'insertion avant tout !

Cette association existe depuis 1985 et porte deux chantiers d'insertion. Chaque année, quarante personnes s'y forment et se spécialisent aux différentes étapes du recyclage: récupérer, trier, rejeter, indexer, mettre en rayon, vendre ou donner. Toutes les personnes intégrées à ce dispositif occupent un poste polyvalent qui leur permet de développer des compétences transférables dans un futur emploi. Nantes Écologie récupère aussi les

livres et leur offre une seconde vie, quand cela est possible, par la vente dans ses deux boutiques nantaises.

Mutualiser les ressources avec RecycLivre

RecycLivre est une entreprise sociale et solidaire disposant du label ESUS (Entreprise solidaire d'utilité sociale) qui cherche à mutualiser les informations concernant le recyclage des livres et propose de nombreux partenariats au niveau local. Elle offre une seconde vie aux livres déjà lus grâce à la revente exclusive en ligne. Déjà présente à Paris, Bordeaux, Lyon, Lille, Strasbourg, Toulouse et Madrid, RecycLivre a ouvert ses portes à Nantes il y a trois ans (voir encadré).

Enfin, revendre ses livres ?

Hormis la vente en ligne *via* des plates-formes (Priceminister, eBay, etc.), qui nécessite quelques compétences et du temps, la façon la plus simple est d'apporter ses livres chez un bouquiniste. Pour l'enseigne Bouquinerie du centre, les critères de reprise sont avant tout liés à ses besoins et à l'état des livres. Si pour le poche la sélection est ouverte, les ouvrages documentaires doivent être récents pour rester dans l'actualité. Le niveau iconographique est également pris en compte (livres jeunesse, ouvrages spécialisés, etc.). Les prix de reprise varient entre 0,30 € et 1 € pour les poches et entre 0,60 € et 1,20 € pour les grands formats. Ce qui ne pourra être ni vendu ni bradé est recyclé une fois par an en pâte à papier.

À la différence de la Bouquinerie du

centre, les autres bouquinistes sont le plus souvent spécialisés (livres anciens, ouvrages régionalistes, BD). Veillez à vous renseigner afin d'apporter les ouvrages susceptibles de les intéresser.

Coordonnées

- Emmaüs 44 – www.emmaus44.fr**
Nantes : 02 40 75 63 36
Saint-Nazaire : 02 40 61 02 77
Emmaüs 49 – www.emmaus49.com
Angers : 02 41 39 73 89
Cholet : 02 41 46 07 51
Emmaüs 85 – Les Essarts : 02 51 06 06 85
Emmaüs 72 – www.emmaus72.fr
La Milesse : 02 43 25 30 16
Croix-Rouge – Nantes : 02 40 74 66 82
Secours catholique – loireatlantique. secours-catholique.org
Nantes : 02 40 29 04 26
Secours populaire www.secourspopulaire.fr/44
Nantes : 02 40 74 14 14
Bibliothèque sans frontières www.bibliosansfrontieres.org
Paris : 01 84 16 19 03
Le réseau des Ressourceries
Nantes Écologie – nantesecologie.free.fr
Nantes : 02 51 82 05 41
RecycLivre – www.recyclivre.com
Nantes : 02 85 52 45 19
Points livres www.point-livres.com
Boîte à lire www.boite-a-lire.com
Bouquinerie du centre
Angers : 02 41 87 27 19
Nantes : 02 40 35 54 22
Le Mans : 02 43 87 02 79

PRÉSENTATION DE *quelques principes fondateurs de RecycLivre*

Entretien avec Vincent Gillet,
directeur de RecycLivre à Nantes,
par Antoinette Bois de Chesne

Nous nous déplaçons gratuitement chez les particuliers de la métropole nantaise à partir de cinquante livres, service que nous proposons aussi aux bibliothèques, aux collectivités, aux entreprises, aux ressourceries, aux associations caritatives, sociales ou orientées vers la culture. Lorsque ces structures peinent à écouter leurs livres, nous intervenons avant la mise au recyclage en proposant un nouveau circuit de distribution : Internet. Cette mise en ligne signifie une traçabilité des livres, de leur provenance et de leur vente. Si une association nous donne 5 000 livres, quelques mois plus tard nous faisons un bilan avec elle et nous lui reversons environ 0,45 € par livre vendu, ce qui lui permet de générer de nouvelles ressources pour soutenir de nouveaux projets.

Le principe de réversion

L'ensemble des livres récoltés est inventorié grâce à un logiciel développé en interne qui nous permet de savoir si un livre est vendable ou pas à partir de nombreux paramètres, comme l'état, le contenu, le tirage, la date de parution, l'auteur, les taux de rotation, les stocks, etc. Les livres sont ensuite transmis à Ares Services, où quarante personnes en insertion travaillent sur la réception, le stockage (1 200 000 livres stockés) et la préparation des envois des ventes en ligne. Sur chaque commande reçue, 10 % net est reversé à des associations qui travaillent sur l'accès à la culture et la préservation écologique. Par exemple, l'association nationale Lire et faire lire a pu bénéficier de 75 000 € de réversion en

2018 ; depuis 2016, un partenariat s'est mis en place en Pays de la Loire avec Mobilis. Son but : créer un fonds de dotation afin de soutenir des projets en faveur du livre et de la lecture dans la région. Presque 7 000 € ont ainsi été collectés à ce jour et serviront à initier une réflexion collective sur l'avenir de la filière. Pour le recyclage des livres invendus ou invendables, nous travaillons à Nantes avec des chantiers d'insertion qui trient et revendent ensuite cette matière à des papetiers locaux. Cette démarche locale nous permet de travailler dans un cercle vertueux.

Un modèle économique responsable

Nous sommes vingt-cinq salariés sur le territoire national, plus les postes d'insertion directe qui regroupent une vingtaine de personnes. Dès le début, David Lorrain, le fondateur, était persuadé qu'il était possible d'obtenir un modèle économique indépendant et un réel impact social et environnemental. Par exemple, à Nantes, toutes les collectes se feront en véhicules électriques à partir de l'été 2019. Sur le site de RecycLivre apparaît le nombre de litres d'eau ainsi économisés, le nombre d'arbres sauvés et la somme totale reversée aux associations grâce aux ventes.

Coopération et complémentarité sur le territoire

Dès notre implantation, nous avons rencontré les associations locales et d'insertion : nous sommes complémentaires sur ce domaine d'action et non concurrentiels. Notre travail est de traiter de gros volumes de livres sur Internet puisque nous n'avons aucun point de vente physique. Nous maillons le territoire Bretagne Pays de la Loire, à travers près de 200 partenariats locaux de collecte, pour permettre de développer des ressources en récupérant ces volumes de livres tout en créant une synergie locale.

Ce nouveau numéro de *mobiLISONs* fait la part belle
à la découverte des initiatives livre et lecture de la région.

Les articles que vous pourrez lire ici ne sont qu'une petite part du travail de veille et de rédaction accompli par le comité éditorial pour rendre compte de toute la diversité des activités de la filière. L'ensemble de ce travail est à découvrir toute l'année sur le site mobilis-paysdelaloire.fr, onglet Magazine.

La maquette de la version papier fait l'objet d'une sorte de cadavre exquis, puisque chaque numéro est mis en page par un graphiste différent du territoire ligérien qui s'empare de la charte.

Ce cinquième numéro est l'occasion d'accueillir à la maquette et à la création graphique Yves Mestrallet, le Me de MeMo, co-fondateur avec Christine Morault de la splendide maison d'édition nantaise. C'est un joli clin d'œil pour les cinq ans de Mobilis, puisque MeMo avait déjà offert, à la naissance de l'association, la création de son fameux logo en vortex.

